

BOO-HOORAY: «OUTSIDERS LOOKING OUT» JOHAN KUGELBERG. HOMME DE LA RENAISSANCE. CHANCRE DE LA DÉCADENCE.

■ Incursion/portrait

Il y a quelques années, quelqu'un a affirmé que, des hippies et de la génération Woodstock, il ne restera éventuellement qu'un vague souvenir de Jimi Hendrix¹. Cette personne s'appelle Johan Kugelberg, et son argument, loin du sensationnalisme de la formule, voulait que le véritable changement de paradigme ait été de faire passer le nuancier Pantone de 40 à 300 couleurs grâce au LSD et d'avoir fait croître l'offre en aliments bio. Ce qui a précédé ma rencontre avec cet homme sera peut-être un jour l'équivalent du «vague souvenir» de Hendrix brûlant sa Stratocaster.

En fait, la première fois que je l'ai croisé, c'était à Pop Montréal, en 2013. Il venait de faire paraître un beau livre accompagné d'un disque intitulé *Enjoy the Experience : Homemade Records 1958-1992*. L'unique raison pour laquelle j'avais assisté à sa conférence était sa réputation: il était le gars derrière *Killed by Death (KBD)*. En 1988, cette série de compilations, au titre emprunté à une chanson de Motörhead, avait fait pousser une branche dans l'archivistique contre-culturelle en donnant du lustre et de la valeur (qui a

explosé avec eBay et Discogs) à des pièces ultraobscures de la production punk. Avec *KBD*, Johan Kugelberg est passé de l'autre côté du miroir: de collectionneur obsédé, il est devenu commissaire, producteur, historien, archiviste². Il a réussi là où les collectionneurs échouent souvent: dans la monétisation de son savoir.

On retrouve sur *KBD* l'essence même de l'expression «genre-defining», mais aussi une approche *D.I.Y.* qui a suivi Kugelberg jusqu'à aujourd'hui: à l'époque, le Suédois de 22 ans

avait inclus sur le premier volume de *KBD* un EP entier des Beastie Boys devenu introuvable. La carrière du groupe percolait. Le trio avait abandonné le hardcore punk, découvert le séquenceur, tourné avec Madonna (et, accessoirement, un pénis gonflable géant). C'était la période où la formation commençait à s'intéresser sérieusement à l'échantillonnage – *Paul's Boutique* (1989) en porterait les fruits. Et qui parle d'échantillonnage parle de rareté, de nouvelles manières d'écouter certaines pièces (repassez-vous Roy Ayers, Jimmy Smith ou encore David McCallum, vous comprendrez). Justement, dans les notes d'accompagnement du premier *KBD*, Kugelberg écrivait: « *What do you do when a record becomes filthy expensive ? Stick it on a comp.* » Le plus intéressant se produit ensuite: le concept lui échappe. D'autres *KBD* essaient dans le monde, portés par différents individus³. La même année, Kugelberg quitte la Suède et met le cap sur New York. C'est dans cette ville que je l'ai retrouvé en juillet 2023, dans le centre d'archives/galerie qu'il dirige depuis près d'une dizaine d'années: Boo-Hooray. Il faisait 40 degrés Celsius dans le Lower East Side. Grisé par le lixiviat, j'ai marché sur un bas rempli de viande hachée qui s'est révélé être un rat mort. Cela donnait le ton.

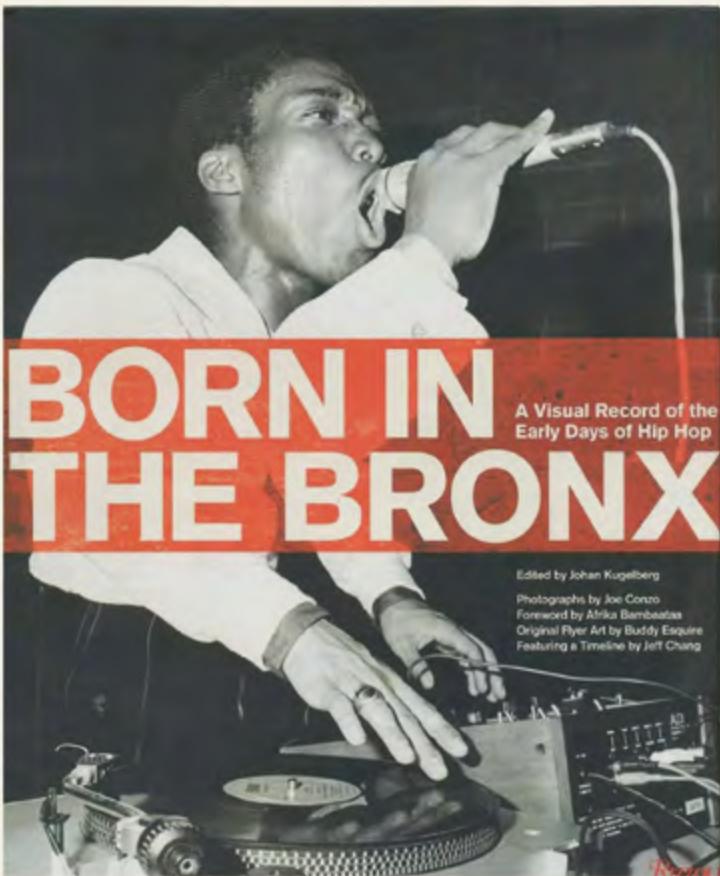
Le portail et le miroir

L'espace qu'occupe Boo-Hooray (B.H.) est au deuxième étage d'un immeuble de Chinatown⁴. À cinq minutes de là, on trouve le microquartier surnommé « Dimes Square⁵ », où trois jours plus tôt, à l'occasion du 14 juillet, un bistro qui n'a de français que le nom avait engagé un imitateur de Gainsbourg pour fumer des clopes et ruminer des textes, façon karaoké, sur la terrasse. Vingt-cinq serveurs et serveuses se marchaient sur les pieds et, visiblement, personne parmi eux et elles

n'avait jamais travaillé dans le service. Tout le monde arborait un t-shirt rayé et avait appris à dire « bonne jour ».



À l'opposé de ce *cool* en carton-pâte, les murs de B.H. arboraient une microexposition consacrée à l'œuvre de Ben Morea, un vieil anarchiste de 83 ans dont l'équipe de Kugelberg a réussi à constituer une sorte d'archive cohérente. Au milieu des années 1960, Morea publiait un zine d'avant-garde baptisé *Black Mask*. Il peignait et en avait déjà plein le cul, en 1967, de la « East 10th Street Scene » et du Pop Art. Je le dis de manière vulgaire, car c'est raccord avec le personnage: Ben Morea est surtout connu pour avoir fondé un groupe radical auquel Valerie Solanas a été notamment associée⁶ et dont le slogan a été repris autant par David Peel (le chouchou de John Lennon, durant un moment) et D.O.A. que par Lucien Francoeur: « *Up Against the Wall Motherfuckers* ». Il va de soi que l'homme n'avait pas conscience de la valeur de ses archives ni de l'importance de les conserver.



BORN IN THE BRONX

A Visual Record of the
Early Days of Hip Hop

Edited by Johan Kugelberg
Photographs by Joe Conzo
Foreword by Afrika Bambaataa
Original Flyer Art by Buddy Esquire
Featuring a Timeline by Jeff Chang

Édition août-septembre 1967 du zine *Black Mask*.
Page couverture du livre *Born in the Bronx*.

Photos – Avec l'aimable permission de Johan Kugelberg et de Boo-Hooray.

Portrait de Johan Kugelberg. Photo – Dr Lila Wolfe.



MICHAEL WEATHERLY

BULL

NEW TUESDAYS CBS 2

5270



« Les vieux anarchistes ne font pas ça. Et une partie de mon travail est d'arriver à faire comprendre à certaines personnes ou à leur descendance que ce genre d'élément doit être conservé et possède une certaine valeur », m'a dit Kugelberg, d'entrée de jeu, tandis que je me rendais compte qu'il était encore plus grand que dans mes souvenirs.

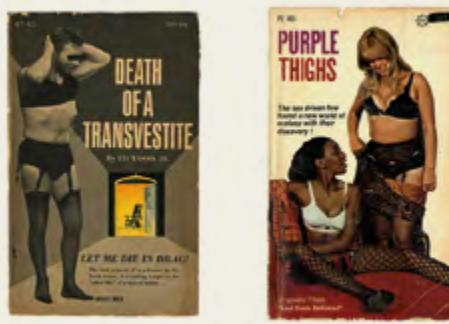
La partie de son travail qui conjugue « convictions » et « connaissances » vient avec son rôle de professeur à la Rare Book School⁷. Il y partage une charge d'enseignement depuis 12 ans avec deux collègues: Tom Congalton et Katherine Reagan. Kugelberg est férus d'histoire antique, mais son cursus traite majoritairement du XX^e siècle et des mouvements d'après-guerre: les zines, les affiches sérigraphiées, les pamphlets, les cassettes, les méthodes de duplication et la manière de traiter avec les sous-cultures. Ses groupes sont généralement constitués de bibliothécaires et d'archivistes – le dernier rempart contre la barbarie, à son avis. « J'ai toujours été intéressé par les mouvements anarchistes de la guerre civile anglaise. La raison pour laquelle nous avons aujourd'hui une quelconque connaissance des Ranters, des Diggers ou des [True] Levellers, c'est que Cambridge et Oxford collectionnaient les brochures et tracts de ces derniers alors que ces mêmes publications s'évertuaient à dire qu'Oxford et Cambridge étaient les globes oculaires de la Putain de Babylone qu'il fallait détruire. »

En fait, pour filer la métaphore du rempart et de la barbarie, il est d'avis que notre époque est de plus en plus similaire à celle de la République de Weimar. « Je sais que nous sommes tous censés prendre une claque signée Godwin quand on compare le présent à l'Allemagne des années 1920 et 1930, mais si vous vous attardez à la mélodie émanant des lamentations haut perchées de la gauche libérale croisées aux grognements primitifs des idiots de l'extrême droite, vous remarquez quelque chose... Surtout si l'objet du débat est

absorbé par les politiques identitaires, car celles-ci sont manifestement le jouet d'idéologies de la consommation de luxe. » Il sort son téléphone et ajoute, de manière debordienne: « Et la consommation d'idéologie devient beaucoup plus forte grâce à cet appareil. Ce n'est pas un portail, c'est un miroir. »

Le prix et la valeur

Le 19 juillet 1943, presque 80 ans jour pour jour avant ma rencontre avec Kugelberg, Jean Genet comparaissait devant le tribunal correctionnel de la Seine pour le vol d'une édition de luxe des *Fêtes galantes*, de Verlaine. L'anecdote est devenue classique; au juge qui lui demande: « Ce livre, vous en connaissez le prix? », l'accusé répond: « Non, mais j'en connaissais la valeur...⁸ » Chez B.H. la « valeur » des artéfacts vient, quant à elle, avec un prix et un mode de conservation que Kugelberg renvoie au slogan plein d'ironie de la librairie san-franciscaine Bolerium Books: « Fighting commodity fetishism with commodity fetishism. »



Jusqu'à l'arrivée de la pandémie, B.H. et sa petite équipe survivaient en constituant des archives et en les vendant à des universités (140 en date d'aujourd'hui, qui ont acquis autant des artéfacts de Douglas Turner ou de Velvet Underground que des romans pulp d'Ed Woods, des fanzines black

métal, du matériel de Jane Dickson, des collections d'affiches de Mai 68, ou les archives de Joey Arias et de Lester Bangs). L'orgueil, et le point de départ, de Kugelberg est d'avoir constitué la plus vaste archive de hip-hop du monde. Imaginez un Suédois de 2 mètres dans les HLM du Bronx, en train d'offrir de l'argent à des amis d'amis de connaissances afin d'acheter des affiches et du *memorabilia* de la scène qui a enfanté Fab 5 Freddy et le Rock Steady Crew. On le surnommait « ATM ». Cela dit, son implication a porté ses fruits : l'université Cornell a fait l'acquisition de l'archive en 2007 (elle compte aujourd'hui plus de 250 000 éléments), et Kugelberg a été sacré membre de la Zulu Nation⁹ deux ans plus tard (cherchez les Suédois de 2 mètres dans le groupe... il y en a peu).

Kugelberg s'estime heureux que son projet puisse survivre dans ce monde où les « *mom and pop stores* » en arrachent. Pour un établissement du Lower East Side, c'est souvent rare. À cinq minutes à pied, au 315 Bowery, les restes du CBGB ont l'air d'avoir été rentabilisés par Guy Fieri. Une affichette historique rappelle les locataires d'autrefois. Elle est collée dans la vitrine d'une succursale de la JPMorgan Chase Bank. C'est un peu comme ces avatars d'*« authentoc »* qui poussent dans les quartiers embourgeoisés : le mobilier inconfortable en contreplaqué russe (contreplaqué baltique, pardon...), l'identité visuelle dessinée par une jeune boîte locale, la bouffe « comme chez les pauvres... en mieux ».

Mais en quoi cette « bataille entre le sublime et le pittoresque » qui est au cœur du rêve des enfants malaisés de la bourgeoisie industrielle empêche-t-elle quelqu'un de vivre une vie authentique ? « Ça n'empêche pas la vie authentique, estime Kugelberg. C'est autre chose. Par exemple, ce soir, chez toi, à Montréal, dans un bar, il y aura un groupe qui sonnera et ressemblera comme deux gouttes d'eau aux Kinks de 1964. Ils vont faire les fous, ils vont boire et peut-être se droguer. Quelqu'un va se battre, quelqu'un va baisser et quelqu'un va avoir une idée de poème. Tout ce beau monde, lors de cet événement, va vivre une expérience authentique dans un cadre complètement inauthentique. Et ces gens n'auront probablement aucune conscience de l'inauthenticité de ce cadre. C'est un peu la racine du problème de la “consommation rétro” (*retro consumption*). »

L'un des paramètres évidents de cette consommation de niche est la curation poussée à l'extrême – quand le portail et le miroir se disputent votre carte de crédit.

Et dans une ville aussi dense que New York, l'impression que chaque parcelle de terrain sert à mettre en avant le *hustling* de quelqu'un devient manifeste. Kugelberg rétorque que L.A. est bien pire, mais que cette mentalité, combinée à un effet de «galerie des glaces», fait que les gens de son âge vont rarement à Brooklyn ces jours-ci. «Je vais revenir à ces gars qui sonnaient comme les Kinks de 1964: on n'a plus besoin d'être témoin de ce genre de charades à un certain âge.»

Homer Simpson et Edward Gibbon

Avant de visiter la galerie, j'ai fait un arrêt chez Aeon Books. Le genre de librairie où l'on trouve tout ce qui va de Pasolini aux sciences occultes, en passant par Sémiotext(e), le free jazz et les films expérimentaux qui attendent Vincent Guzzo en enfer. J'y ai trouvé un exemplaire de *The Lines of my Hand* (1972), de Robert Frank. Cent dollars américains. J'ai demandé à Kugelberg ce qu'il en pensait. «Infiniment enrichissant. On l'aurait vendu beaucoup plus cher ici.» Lorsque je lui ai demandé comment il fixe ses prix, sa réponse a été badine: «Aussi arbitrairement que la vie elle-même.» «*Fighting commodity fetishism with commodity fetishism*», disait l'autre. «Tu sais, j'ai le même problème avec le capitalisme qu'Homer Simpson ou Edward Gibbon... Mais si une valeur pécuniaire ne peut être attachée aux récits culturels, il devient très difficile de les préserver, de les inventorier, de les numériser... ou de tuer les punaises de lit, dans certains cas.»

C'est pourquoi il pense que B.H. apporte sa pierre à un édifice beaucoup plus noble que ne l'est le temple du capital culturel. «Il ne s'agit pas seulement de pointer un artéfact et de dire "Voyez comme c'est cool." L'idée est surtout de pouvoir dire: "Grâce à ceci ou à cela, je pense autrement aujourd'hui."»

Les sous-cultures sont souvent perçues comme des rhizomes, pour le dire pompeusement. Mais en fait, pour plusieurs individus

de la génération X et des générations subsequentes, l'entrée dans ces univers, s'est simplement effectuée par le monde du skateboard. De son propre aveu, Kugelberg est trop vieux pour que ce sport ait eu cet effet sur lui. «J'ai 58 ans. La première chose qui m'a fait réaliser que j'étais un *outsider looking out* plutôt qu'un *outsider looking in* a été le punk rock.» Je l'arrête un instant. *Outsider looking out*? «Oui, c'est l'essentiel. Toujours regarder à l'extérieur, car toute notre vie, nous devrons naviguer parmi les *squares*. Une fois cela établi, la prochaine étape consiste à déterminer comment mettre en œuvre ces leçons apprises dans les marges. Je me suis rendu compte que plus on vieillit, plus on comprend que ce que l'on admirait chez des gens aux engagements radicaux – de Kropotkine à Crass ou Vaneigem – s'avère surtout leur engagement dans la vie quotidienne. La manière dont ils agissent.»

Les Beatles et leurs *pantaloons*

Le plus récent livre d'essais de Johan Kugelberg, *Brad Pitt's Dog* (2012), est paru il y a plus de dix ans chez Zer0 Books – la même année, il a coédité *Punk : An Aesthetic* avec Jon Savage¹⁰. Son prochain recueil de textes, dont le titre de travail est *The Funeral Sombrero—Permanent Distraction & Illusion of Quality*, devrait paraître en 2024. «La raison pour laquelle cela a pris si longtemps est que j'ai simplement été trop heureux au cours des dernières années. C'est difficile de bien écrire quand on est heureux.» Ses publications passées (son étagère de «vanités») se comptent par dizaines. En ce moment, il prépare un livre sur la carrière d'artiste visuel d'Alan Vega (du groupe Suicide) et un livre de photos de surf des années 1970. Des éditions qui paraissent à quelques centaines d'exemplaires. Rien à voir avec le profit. «Comme Penny Rimbaud [de Crass] le dit si bien: on fait les choses parce que c'est ce qui doit être fait.»

FACTSHEET FIVE

#43

\$3.50

SA-254 American



KOOKY KONTEMPORARY KRISTIAN KULTURE

SNAKE OIL

\$2.50

SEXUAL HIJINX AT
THE TBN RANCH!AMERICA'S
HOLY LAND
TOURRELIGIOUS
TERROR ON
CABLE
ACCESSHOW TO
START YOUR
OWN
MINISTRYROBERT
TILTONDR. D.L. AND
MISS. VELMA
JAGGERS

MODERN PUNK

Go ahead punk... Take the essence
of an attitude for living,
individual style. Essential elements:
- DEATHBEDS, a matter
of time, instant deathbed mode,
art, violence and
self-rejection. Death rock look.

BEST BUYS

Sebastien interview
Barcelon's Art
Sy Summer tour
Record Reviews
—more—

SPRING



'93

NON STOP POETRY

The Zines of
Mark Gonzales

NON STOP POEMS



U



NICE

Kugelberg prépare aussi, avec Jon Savage, un nouveau livre autour du protopunk. «Ce qui est intéressant, c'est que le genre en soi n'existe pas. Personne ne pouvait savoir qu'il ou elle faisait du "protopunk". Nous avons décidé de commencer par The Trashmen. Je crois que, jusqu'au moment où nous avons entamé ce projet, je n'avais jamais réalisé à quel point les origines du punk sont gaies. Jon, qui est mon meilleur ami, mais aussi mon *queer eye for a straight guy*, possède une connaissance empirique et encyclopédique des milieux gais du XX^e siècle. Ça nous a beaucoup aidés.» Et si le livre s'ouvre avec les Trashmen, c'est qu'assez étrangement, avant que les Beatles n'arrivent dans les palmarès (*«and ruined everything with their pantaloons»*, dira-t-il), la chanson *Surfin' Bird* était numéro un partout.

Erdogan et Walt Disney

L'année dernière, B.H. s'est associé aux artistes Jonah Freeman et Justin Lowe (concepteurs d'environnements dystopiques) à l'occasion de la Biennale d'Istanbul. «Nous avons créé une salle de lecture appelée *Random Forest*, qui contenait environ 1 200 livres subversifs, dans un environnement conçu sur mesure. Des dizaines de milliers de personnes sont venues. Nous avons présenté des lectures de poésie, de la musique; tout cela dans une société terriblement oppressive.»

Leur prochaine expo présentera un magasin de disques fictif dans un environnement (fictif) tout aussi désespéré et mystérieux que celui des disquaires d'antan. «Il y aura des disques qu'on pourra seulement toucher, mais pas écouter. Nous allons emballer sous pellicule les disques aux pochettes attrayantes et les mettre dans des bacs, mais on ne pourra pas les écouter. Il y aura aussi des disques qu'on ne pourra pas acheter. Il y aura des sculptures parodiant le monde des disquaires et bien d'autres choses.» Tandis qu'il me parlait, je fouillais comme un idiot

dans ses bacs, et j'en tirais une copie de *Clube da Esquina* (1972), de Milton Nascimento et Lô Borges. Puis je me suis rendu compte du ridicule de l'affaire...

Avant que je parte, il m'a montré quelques fanzines – notamment des fanzines gais anti-assimilationnistes («ça, c'est de la contre-culture: anti-mariage, anti-inclusion à la société hétéro, vraiment pré-Stonewall») – et on est tombés sur ce trésor schizoïde baptisé *Disneyland Babylon*. «C'est, à mon avis, le plus grand zine de tous les temps. Il a été publié par un créateur d'expériences chez Disney [Disney imagineer] pour exorciser l'horreur de travailler pour cette société. C'est un récit monumental. Il m'a fallu près de 30 ans pour assembler une collection. On ne pouvait jamais les acheter. On ne pouvait les recevoir que par courrier, via le créateur. Comme c'est prénumérique, tout est sous forme de collages. J'aimerais beaucoup faire une expo autour de cela. Mais je veux aussi que le créateur soit enthousiasmé par l'idée. Et il est absolument terrifié par la multinationale Disney, comme tout le monde devrait l'être¹¹.»

En sortant, Johan m'a suggéré d'aller manger chez Hwa Yuan, un restaurant sichuanais légendaire, l'un des premiers restaurants huppés de Chinatown. Quand j'ai appris qu'il avait récemment rouvert, grâce au petit fils du fondateur, j'ai repensé à cette histoire d'authenticité et d'épigones des Kinks de 1964. J'ai marché quelques coins de rue et je me suis arrêté dans un bar que j'ai reconnu. Un *dive* où Anthony Bourdain avait demandé à Nick Tosches ce qu'il restait du Lower East Side d'autrefois¹². J'ai regardé au-dessus de la table de billard. Il y avait une phrase écrite au plafond: «*We're all here because we're not all there.*»

* Une version intégrale de l'entretien avec Johan Kugelberg est disponible sur le site Web de Spirale.

Images tirées du catalogue de l'exposition *Random Forest: A Reading Room* de Justin Lowe et Jonah Freeman, présenté par ISTANBUL'74 en parallèle à la 17^e édition de la Biennale d'Istanbul, septembre-novembre 2022. Photo – Avec l'aimable permission de Johan Kugelberg et de Boo-Hooray.

1. Anton Spice, «“Let's Just Gather the Motherfucking Artefacts”: A Conversation with Archivist Johan Kugelberg», *The Vinyl Factory*, 27 janvier 2017, En ligne: <https://thevinylfactory.com/features/johan-kugelberg-interview/>.
2. Entre 1990 et 1997, Kugelberg a occupé les postes de directeur général (*General Manager*) chez Matador Records, et de responsable marketing et A&R (*Artists and Repertoire*) pour Def American Records, étiquette fondée par Rick Rubin. En 2008, il a été commissaire de la première grande vente aux enchères consacrée au courant punk, organisée par la société Christie's.
3. Dans un échange de courriels suivant notre entretien, Kugelberg ajoute qu'à cette époque, d'autres chasseurs de raretés punk comme Tesco Vee, Tim Yohannan, Pascal Pourier et Lars Wallin étaient de véritables historiens-enquêteurs. «[T]outes ces musiques marginales [punk, free jazz, psych] n'avaient pas encore été entachées par une jubilation élitiste ou un intérêt financier.» Dans la revue *Maximum Rock n Roll*, Kugelberg avait d'ailleurs salué l'apparition des autres volumes de *KBD* en mentionnant que susciter de l'intérêt pour l'étude des cultures en marge est toujours une bonne chose.
4. La galerie a depuis migré vers le 160 Broadway.
5. «Dimes Square» (qui est en fait un triangle, et non un carré), a été nommé ainsi en référence au restaurant du même nom, fréquenté par une clientèle de tastemakers. Cette appellation a été popularisée, entre autres, par le balado *Red Scare* et par une enfilade d'articles dans *Vanity Fair*, *The New Yorker* et *The New York Times*.
6. Voir à ce sujet l'entretien accordé par Morea à lain McIntyre en 2006, reproduit en ligne: <https://libcom.org/article/against-wall-motherfucker-interview-ben-morea>.
7. Un institut indépendant à but non lucratif fondé en 1983, dont le siège actuel se trouve à l'Université de Virginie.
8. Voir à ce sujet Gilles Macassar, «Les blessures de Jean Genet», *Télérama*, 1^{er} janvier 2011, en ligne: <https://www.telerama.fr/livre/jean-genet,64043.php>.
9. La Zulu Nation est une organisation internationale créée dans le Bronx durant les années 1970. Indissociable du mouvement hip-hop, cette «confrérie» pacifiste a été mise sur pied par Afrika Bambaataa, autrefois membre du gang des Black Spades. Ce dernier a dû quitter l'organisation en 2016, à la suite d'allégations d'abus sexuels sur de jeunes hommes mineurs.
10. Journaliste rock britannique, il est entre autres l'auteur d'une biographie monumentale des Sex Pistols et d'une histoire orale du groupe Joy Division. On lui doit également l'ouvrage *Time Travel: Pop, Media and Sexuality 1976-96*, paru en 1996.
11. À ce sujet, voir le n° 466 de *1 Hebdo*, «Jusqu'où ira l'empire Disney», semaine du 11 octobre 2023.
12. *Parts Unknown*, épisode 7, saison 12, 2018.